



Marionnette & Thérapie

Marionnette et Thérapie – 25, rue Racapé - 44300 Nantes - France

Téléphone : +33 (0)2 51 89 95 02 – Courriel : marionnettetherapie@free.fr

Site web : <http://marionnettetherapie.free.fr>

PASCAL LE MALÉFAN

La marionnette comme bord dans l'autisme : animer pour engager sa voix

Ce texte est une des contributions du XIV^e colloque de l'association Marionnette et Thérapie qui s'est tenu le 21 septembre 2013 à Charleville-Mézières (France). Il a été publié en mars 2014 dans le n° 37 de la *Collection Marionnette et Thérapie*. Contenu de cette publication :

LA MARIONNETTE : UN PARLÊTRE ?	THE PUPPET: A SPEAKING BEING?	
Introduction	Introduction	p. 6
Marie-Christine DEBIEN, psychanalyste (Nantes - France)		
« Une parole qui agit ». Paul Claudel et la marionnette : effort de (re)contextualisation	'A word that acts'. Paul Claudel and puppetry: effort to (re)contextualization	9
Raphaèle FLEURY, auteur de <i>Paul Claudel et les spectacles populaires</i> (Charleville-Mézières - France)		
Le parlêtre, le désir et la marionnette	The speaking being, the wish and the puppet	21
Gilbert OUDOT, psychanalyste (Angers - France)		
Un deuxième œil, un autre regard ?	A second look, another look?	29
Mariano DOLCI, marionnettiste (Reggio Emilia - Italie)		
La marionnette pour « soigner les soigneurs » : une formation en Syrie en 2013 dans une situation de guerre	The puppet to 'heal the healers': training in Syria in 2013 in a war situation	49
Karim DAKROUB, marionnettiste, psychologue (Beyrouth - Liban)		
La marionnette comme bord dans l'autisme : animer pour engager sa voix	The puppet as a border in autism: animating to engage the voice	65
Pascal LE MALÉFAN, psychologue, psychanalyste, professeur de psychologie clinique (Rouen - France)		
Histoires de "greffes d'imaginaire", une expérience avec des enfants psychotiques	'Transplants of imaginary' stories, experience with psychotic children	77
Françoise ARNOLDI-DESSIEX, marionnettiste, art thérapeute (Nyon - Suisse)		

PASCAL LE MALÉFAN

La marionnette comme bord dans l'autisme : animer pour engager sa voix

EDITH LOMBARDI - Ce n'est pas une situation facile que celle dans laquelle se trouve Pascal Le Maléfan, que de prendre la suite de Karim Dakroub, parce qu'il ne va pas nous parler d'une pratique directe, imagée, porteuse de beaucoup d'émotion : on a tous été émus, touchés, sensibles à ce que nous a dit Karim ; on aurait eu envie d'en entendre plus, d'échanger encore. Et voici que là, Pascal Le Maléfan va aborder quelque chose de plus abstrait mais qui est au coeur de notre propos, au coeur de la question de la marionnette et du parlêtre, et je pense que l'on va tous avoir beaucoup à en retirer aussi.

Introduction sur la notion d'autisme / TED. Quelle défense ? Quelle structure ?

L'autisme est aujourd'hui défini par les critères de la classification internationale des maladies (CIM), et ceux du Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM). Dans les deux cas, il est associé aux troubles envahissants du développement (TED).

Dans le discours contemporain, l'autisme a donc glissé de la catégorie des maladies psychiques à celle de trouble envahissant du développement et de handicap, perdant les particularités que lui avaient donné Léo Kanner et Hans Asperger. Le syndrome d'Asperger fait ainsi partie des TED dans le DSM 5.

Du point de vue structural et donc de la psychanalyse, le débat est tout autre. Certains auteurs proposent de concevoir l'autisme comme un syndrome transclinique ou comme un assujettissement particulier, une variété clinique à rapporter à la structure psychotique aux côtés de la schizophrénie, de la paranoïa et de la mélancolie, ou encore comme une schizophrénie plutôt primitive. Enfin, une dernière hypothèse revient à concevoir l'autisme comme une structure tout à fait à part. C'est la position de Jean-Claude Maleval, développée en particulier dans son ouvrage *L'autiste et sa voix* (Le Seuil, 2010).

Pascal Le Maléfan, psychologue, psychanalyste, professeur de psychologie clinique à l'Université de Rouen, auteur de nombreux articles sur l'utilisation de la marionnette en thérapie.

Liens utiles pour la CIM, le DSM et les TED :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Classification_internationale_des_maladies

http://fr.wikipedia.org/wiki/Manuel_diagnostique_et_statistique_des_troubles_mentaux

http://fr.wikipedia.org/wiki/Trouble_envahissant_du_developpement

Selon cet auteur, un pas décisif est franchi dans la compréhension de l'autisme quand on a pris en compte la spécificité de son affectivité et de sa jouissance et que l'hypothèse d'une défense spécifique a été formulée : l'immuabilité et les stéréotypies seraient ainsi des défenses contre l'angoisse et des tentatives d'instaurer des règles propres dans un monde chaotique inquiétant. Parmi les modes de défense, on doit encore ajouter l'utilisation d'objets. Frances Tustin leur a donné le nom 'd'objets autistiques', mais les recherches récentes ont affiné leur description et étendu leur définition. Maleval définit ainsi plusieurs types d'objets selon le mode de défense plus ou moins élaboré mis en place par le sujet autiste : l'objet brut, l'objet régulant, le double, l'Autre de synthèse. Tous ces objets relèvent d'une structure dite « de bord », car pour l'autiste ils constituent, chacun à leur manière, une sorte de ligne de défense, une protection rassurante sur laquelle ils peuvent prendre appui face à un monde sans limite ou ressenti comme bizarre.

Ajoutons tout de suite que l'angoisse à laquelle est confronté le sujet autiste tient en particulier à un objet pulsionnel, la voix. Le rapport au langage dans l'autisme en témoigne : le langage est traité comme un univers de signes coupé de la réalité affective : l'autiste n'engage pas de jouissance vocale dans sa parole. C'est pourquoi toute méthode de communication basée sur des signes fixes, sur un code précis, permet le contact mais en faisant le plus possible l'économie de l'énonciation, c'est-à-dire la manière de porter le langage. Si l'autiste ne peut engager facilement sa voix, il se défend aussi de la voix venant de l'Autre comme indice de son désir. Tout forçage éducatif qui utiliserait une sorte de commandement verbal va donc à l'encontre de la position de ces sujets, et ce d'autant qu'on ne se poserait pas la question d'obtenir une adhésion.

L'autisme et les marionnettes.

Quelques remarques et des exemples

Avant de voir quels sont les avantages et limites de la marionnette comme bord dans l'autisme, il est intéressant de remarquer que les liens entre autisme et marionnettes sont assez nombreux mais de natures différentes. J'en évoquerai trois.

En premier lieu, je mentionnerai qu'il n'est pas rare de trouver des références aux marionnettes dans les thérapies ludiques ou les tests utilisés avec les enfants autistes. C'est le cas, par exemple, avec la méthode des 3i (individuelle, intensive, interactive), où le jeu de marionnettes est utilisé pour développer — stimuler plutôt — l'éveil et la communication du très jeune enfant autiste, ou encore dans certaines

rééducations orthophoniques pour l'apprentissage des émotions primaires comme pleurer, rire ou être en colère... Les méthodes comportementales préconisent, elles aussi, dans leurs programmes, le jeu de marionnettes : le conseil, donné aux parents auxquels il est proposé de les utiliser, est de renforcer positivement toute réponse qu'un enfant autiste pourra faire à la question posée par une marionnette tenue par l'adulte à celle qu'il tient à la main. Quand l'enfant y arrive, le jeu de rôle avec marionnettes est dit « maîtrisé ». Cela suppose que cet enfant aurait acquis le « faire semblant » et aurait intégré un jeu symbolique, ou, dit autrement, qu'il aurait acquis une théorie de l'esprit. Mais on peut en douter, car rien n'est plus difficile à l'autiste que de jouer avec le semblant ou sur l'équivoque, ou encore de percevoir les émotions de l'autre. Néanmoins quelque chose de cet ordre peut fonctionner et nous tenterons d'en préciser les limites.

Justement, le deuxième lien que l'on peut indiquer entre autisme et marionnette est ce qui est dénommé par les psychologues développementaux ou cognitivistes *le paradigme des marionnettes*, expression utilisée dans la démonstration d'une carence de la théorie de l'esprit dans l'autisme.

C'est en 1985, dans un article écrit par Baron-Cohen, Leslie, Frith, qu'apparaît la thèse selon laquelle les sujets autistes auraient une incapacité à se forger une théorie de l'esprit (Baron-Cohen, Leslie, Frith, 1985). Celle-ci a reçu un certain nombre de critiques mais continue à servir de référence dans l'approche cognitive de l'autisme. Il s'agit en somme de rendre compte d'une cécité mentale (Baron-Cohen, 1998), soit la difficulté de l'enfant autiste d'attribuer des croyances, des intentions différentes des siennes à autrui et de « lire » leurs états mentaux. De même, l'autiste ne pourrait accéder au « faire-semblant », car les mêmes mécanismes neuronaux innés sont déficients. Or, la démonstration d'une telle déficience a été faite en reprenant et aménageant une expérience des psychologues développementalistes Heinz Wimmer et Josef Perner avec des enfants tout-venant, chez lesquels l'existence d'une théorie de l'esprit était bien présente (Wimmer et Perner, 1983). Dans l'article de 1985 cité plus haut, Baron-Cohen, Leslie et Frith exposent en effet de quelle façon ils ont utilisé ce qu'ils appellent alors *le paradigme des marionnettes* de Wimmer et Perner pour y arriver (« This hypothesis was tested using Wimmer and Perner's puppet play paradigm », (Baron-Cohen, Leslie, Frith, p. 37). Cette expérimentation est maintenant connue sous le nom de « l'expérience Sally-Anne ». On présente à un enfant une mise en scène avec deux 'poupées'. L'une, Sally, a un panier ; elle met une bille dans ce panier et s'en va, laissant son panier. Puis, Anne, qui était présente aux côtés de Sally, met cette

bille dans une boîte. Sally revient et veut jouer avec sa bille. La question alors posée à chaque enfant est : « Où Sally ira-t-elle chercher sa bille ? » Ce que démontre l'expérience, selon les auteurs, c'est que la plupart des enfants non autistes, formant un groupe de comparaison (des enfants normaux et des enfants trisomiques), ont indiqué la bonne réponse, parce que même s'ils ont vu l'action de Anne, ils peuvent en déduire que Sally garde sa 'croyance' initiale, – alors que les enfants autistes, sauf quelques-uns, se sont trompés, c'est-à-dire, comme le précise Frith, qu'ils n'ont « pas été capables de comprendre la croyance de Sally » (Frith, 2010, p. 132). Il y a là, selon elle, un problème de logique impossible à résoudre, sur fond d'un déficit cérébral, rappelons-le. Mais nous pouvons remarquer que, bien que cette expérience fasse explicitement référence aux marionnettes, Baron-Cohen, Leslie et surtout la psychologue Uta Frith – qui montre dans des écrits ultérieurs sur l'expérience « Sally-Anne » qu'elle est sensible au monde de la marionnette – ces auteurs, donc, ne semblent pas tenir compte de la dimension marionnettique de leur dispositif expérimental. À aucun moment, en effet, ils ne considèrent sérieusement que l'action de celui qui a tenu en sa main la poupée Anne en train de mettre la bille dans la boîte ait pu orienter la perception des enfants, autistes ou non ! On peut quand même supposer que pour les enfants tout-venant, leur réponse fut la bonne (Sally, à son retour, va chercher dans le panier où se trouvait la bille lorsqu'elle est partie), bien qu'ils aient vu la manipulation de Anne mettant la bille dans la boîte, mais ils l'ont conçu comme un élément non déterminant car il n'a pas été vu par Sally. Au contraire, les enfants autistes qui ont répondu que Sally allait chercher la bille, non pas dans le panier mais dans la boîte, ont sans doute donné cette réponse en s'appuyant *seulement* sur ce qui a été vu. Il est donc curieux que dans la vérification d'une hypothèse se fondant sur le postulat d'une compréhension des pensées et des intentions d'autrui par des systèmes de perceptions visuelles, qui serait défaillante par « cécité mentale » dans l'autisme, on ait, d'une part, fait une association avec la marionnette et, d'autre part, oublié d'en tirer toutes les conséquences.

Le troisième exemple de lien entre marionnette et autisme nous est donné par le témoignage de l'australienne Donna Williams, autiste de haut niveau (1993, 1996). Elle y décrit la création de compagnons imaginaires, Willie et Carol, qui l'ont longtemps accompagnée. J.C. Maleval en a fait l'exemple parfait de l'objet complexe régulant dans la défense autistique contre l'angoisse. Willie et Carol ont également eu cette fonction, souligne Maleval, de rendre possible un investissement du monde extérieur et une animation libidinale du sujet (Maleval, 2009, p. 182). Cependant, malgré les aspects positifs qu'ils lui

procuraient, Donna Williams signale qu'elle a perdu ses deux personnages, et que cela a été non pas un rejet de sa part mais un lent abandon, jusqu'à leur désintégration, leur mort même (Williams, 1996, p. 119). En fait, elle a cherché à s'en émanciper car elle en ressentait l'aliénation et l'entière dépendance pour des questions « de survie » écrit-elle (Williams, 1996, p. 29), même si elle reconnaît avoir pu en retirer des avantages. C'est d'ailleurs dans ce sens que l'on peut en parler comme des doubles : Willie et Carol se substituaient à sa propre personnalité à chaque fois qu'il lui fallait négocier avec le monde extérieur et tenir une position. Willie, en particulier, jouait le rôle d'un double efficace, sûr de lui, brillant, laissant parfois à Donna Williams l'impression d'être inférieure. C'est pourquoi, lorsqu'elle écrit à Theo Marek, son psychothérapeute, que Willie et Carol « sont comme des souvenirs de marionnettes qui eurent une existence propre alors que maintenant il n'y a plus que moi » (Williams, 1996, p. 119), on peut faire l'hypothèse d'une capacité nouvelle de distanciation derrière ces propos, car de nommer ainsi ses compagnons comme ayant été des marionnettes, distinctes du moi qui les faisait agir, c'est leur donner une place différente de celle de doubles de substitution. Or deux éléments rapportés par Donna Williams vont dans le sens d'une accession progressive à la distanciation et au jeu marionnettique, et à un dégagement, lui aussi progressif, mais non complet, de l'univers du double de substitution. Ces deux éléments se situent avant le constat qu'elle communique à Theo Marek et que nous avons cité, celui d'avoir perdu Willie et Carol. C'est d'abord le rôle tenu en parallèle de Willie et Carol par deux peluches, une de chien et l'autre d'ours, qu'elle nomme respectivement « Chien voyageur » et « Ours Orsi ». Certes, comme Willie et Carol, elles lui servent de passerelle entre elle et les autres, mais à la différence de ceux-ci, c'est elle qui leur parle ou leur crie après, et ce qu'elle attend d'eux, c'est qu'ils soient juste présents, symbolisant ainsi « l'extérieur ». Le deuxième élément réside dans le pas supplémentaire fait dans le sens d'une distanciation symbolique. Donna Williams construit en effet une marionnette à gaine, une marionnette-chat, appelée Moggin. Ce Moggin, au bout de sa main, peut être touché par les autres et se permet de toucher les autres et elle-même. Mais Donna Williams ne conçoit pas *vraiment* que c'est elle qui l'anime, comme un marionnettiste. Bientôt, pourtant, elle acceptera qu'on la touche.

Cette évolution remarquable est aussi à mettre en lien avec un nouveau rapport à l'image de soi dans le miroir, celle-ci devenant familière, et, en particulier, avec un rapport plus intégré à ses mains, organe du toucher, mais aussi base de tout rapport marionnettique à un objet. Toutefois, Donna Williams n'accède pas pleinement au stade

du miroir et n'opère que partiellement un décollement de son double (Maleval, 2010, p. 292), ce qui corrobore le fait que la voie vers la marionnette reste également partielle.

Au-delà donc du rôle médiateur et formateur du corps que peut avoir la construction de doubles aussi complexes que ceux de Donna Williams, cette dernière nous apprend que le support qu'ils représentent a ses limites, le besoin d'autonomie psychique et d'authenticité restant présent. Tenter de se débarrasser de ses doubles semble donc tout autant une étape nécessaire dans l'évolution et la complexification de l'autisme.

La marionnette est-elle un double ?

Nous devons donc maintenant nous poser une question. La marionnette est-elle un double ? Question d'importance, car elle conditionne la façon de mesurer ses effets, notamment dans son emploi psychothérapeutique. Rappelons ici qu'une certaine tradition de la marionnette en psychothérapie a fait de cette notion de double le pivot de sa conception du traitement. On peut repérer son point de départ dans quelques textes de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix. Je citerai le plus connu, l'un des premiers ouvrages sur la marionnette en psychothérapie, publié en 1974, *Marionnettes et marottes. Méthode d'ergothérapie projective de groupe*. Les auteurs étayent leur pratique et interprètent leurs observations et leurs résultats à partir du postulat théorique qu'ils énoncent ainsi : « Il est évident, écrivent-ils, que la marotte représente celui qui l'a fabriquée. Mais elle le représente d'une façon très particulière, elle est en effet son double » (p. 168). Cette notion de double, ici, est référée à l'étude d'Otto Rank (1973) et à celle de Sigmund Freud lorsqu'il aborde *l'inquiétante étrangeté (Unheimlich)* (1985), de sorte que les auteurs soulignent qu'elle contient deux dimensions : une dimension projective et une dimension d'angoisse. Concernant ce dernier point, on se souviendra que Freud mentionne un effet d'angoisse particulier lié au double, signalé d'ailleurs par un autre auteur auquel il emprunte l'expression d'inquiétante étrangeté, le psychiatre Ernst Jentch, celle provoquée par la vue de mannequins dans une vitrine et le trouble créé par l'impression qu'ils s'animent (Le Maléfan, 1998). Lacan, relisant l'apport freudien sur *l'Unheimlich*, indique ainsi : « Quoi de plus *Unheimlich* que de voir (une statue) s'animer, c'est-à-dire (...) pouvoir se montrer désirante ! » (*L'angoisse*, leçon du 5 juin 1963). C'est que pour Lacan, le double est d'abord la forme idéale dans laquelle s'aliène le sujet au temps du stade du miroir et de la formation du moi. Cette imago du double, comme il l'appelle dans ses premiers écrits, est un « monde narcissique », ne contenant

pas d'autrui, indexée à la mort, déjà, débouchant sur la rivalité imaginaire et imprimant dans le moi la marque indélébile de la prescience, du despotisme ou de la séduction, ce que Lacan nomme « la structure ambiguë du spectacle » à l'origine du moi (2004, p. 43). Mais l'image du double est aussi, pour Lacan, source d'une « étrangeté radicale » (*L'angoisse*, leçon du 5 décembre 1962), en ce qu'elle a le pouvoir, lorsque tout sujet s'y confronte, de le faire apparaître soudain comme objet exilé de sa subjectivité, fixé et automatisé sous le regard d'un Autre au désir énigmatique, suscitant un « Que me veut-il ? » angoissé. Heureusement, précise Lacan, une telle angoisse « n'arrive pas tous les jours et peut-être même que ça n'arrive que dans les contes d'Hoffmann : ça reste généralement à l'état de fantasme ». Dans la réalité, indique-t-il encore, ce n'est que « fugitif ». Voilà qui est important : pourquoi ça reste fugitif ? Pourquoi peut-on avoir la sensation fugitive qu'un mannequin s'anime ou qu'une marionnette est véritablement un *être*, une *mario-être* ? Disons seulement qu'une barre se réinstalle, qui avait sauté provisoirement, et que les effets de la castration se remettent en place... Magie du symbolique...

Ces indications montrent que la référence à la marionnette comme double n'est sans poser de problèmes car le rapport du sujet à sa marionnette semble conçu dans un cadre relevant essentiellement de l'Imaginaire. C'est pourquoi je fais la proposition suivante : la marionnette n'est pas un double, mais elle a néanmoins des effets de double. Pour expliquer cette proposition, je soulignerai que la marionnette est appréhendable selon les trois registres dégagés par Lacan, le ternaire RSI (Réel - Symbolique - Imaginaire). Ainsi, des effets de double sont repérables sur le versant Imaginaire : effets spéculaires de mimétisme et d'identification, collage à la création : *je suis cet autre et cet autre est moi*. Et sur le versant Réel : effets de présence, d'inquiétante étrangeté ou d'effroi : le désir est alors dans *cet autre et me vise*.

Cependant, ce qui caractérise la marionnette est bien que la dimension du double est limitée et contrecarrée par le versant Symbolique qui permet d'accéder au faire-semblant et de maintenir une distanciation symbolique : la marionnette n'est qu'un artifice dont je peux jouer sans danger de perdre mon identité. La distanciation ou la distance est donc au fondement de toute marionnette, ce qui fait qu'elle n'est pas doublure, mêmété, mais contient toujours un décalage, une différence radicale qui la coupe de son créateur. Ce qui a pour conséquence, parfois, qu'elle constitue une véritable altérité troublante et possiblement interprétante et révélatrice pour son créateur.

L'autiste et son double

Une fois ces précisions faites, nous pouvons remarquer que la notion de double semble avoir une définition différente lorsqu'elle est appliquée à l'autisme. Selon les psychanalystes Rosine et Robert Lefort, qui les premiers en ont repéré la fonction, le double est une « composante fondamentale et structurale de l'autisme » (2003, p. 27). Jean-Claude Maleval a repris cette indication en étendant le double à des objets, des machines ou des personnes. Il donne aussi au double une fonction protectrice et dynamique et le distingue nettement du double dans les psychoses :

« À l'encontre de ce que l'on observe dans les psychoses, écrit Maleval, le double autistique n'est pas fondamentalement persécuteur, bien au contraire : le sujet trouve souvent en lui un élément propre à apaiser ses troubles (...) Ce n'est pas un objet étrange (...) (mais un) objet familier, toujours maîtrisé, ou considéré comme un « ami » inhérent au monde sécurisé (...). De surcroît, (...) il peut être utilisé comme support à une énonciation artificielle, dont les gains en expressivité peuvent être appréciables, même s'ils rencontrent une limite ». (2010, p. 110) : « Le double s'impose à l'autiste comme une structure privilégiée pour sortir de sa solitude, rassurante par sa conformité à lui-même... » (2010, p. 110).

Cette utilisation expressive d'un double fonctionne comme un bord, bord entre le monde rassurant et maîtrisé, organisé par des règles propres marquées par l'immuabilité, et le monde extérieur, chaotique et incompréhensible. Mais à partir de ce bord, une énonciation peut être possible pour certains, liée parfois à une animation du sujet autiste par le truchement d'un objet-double qu'ils animent eux-mêmes. La marionnette a ici toute sa place. Mais s'agit-il alors toujours d'une marionnette ? Ou plus exactement, qu'est-ce que peut être une marionnette comme double — ce que Maleval pointe en écrivant que le double est « conforme » au sujet.

La marionnette comme double dans l'autisme

L'illustration la plus saisissante de cette question est contenue dans le livre de l'autiste de haut niveau Kamran Nazeer *Laissez entrer les idiots* au sujet de André, l'un de ses condisciples d'une école primaire spécialisée new-yorkaise, retrouvé 20 ans plus tard (Nazeer, 2006). « André avait trouvé une manière inhabituelle de surmonter ses difficultés à converser, écrit Nazeer. Plusieurs années durant, il s'était entraîné comme marionnettiste. Il avait fabriqué ses propres marionnettes avec du bois et de la ficelle, poursuit-il, et avait donné des spectacles dans le quartier. » Mais Nazeer indique qu'il les utilisait surtout lorsqu'il devait rencontrer des gens, ou même téléphoner. Il

ne les faisait d'ailleurs pas obligatoirement parler, leur seule présence sur ses genoux ou à côté de lui suffisait. Toutefois, dans les situations que rapporte Nazeer, elles intervenaient lorsque André ne parvenait plus seul à entrer dans la dialectique de l'échange : elles prenaient alors le relais et exprimaient un point de vue qui prolongeait le sien propre dans une substitution leur conférant un statut de double plus que de marionnette. Autrement dit, les marionnettes d'André n'étaient pas des « caractères » tels que les marionnettistes peuvent les définir, à savoir des types expressifs conventionnels et outranciers transfigurant l'être humain. André, avec ses marionnettes, ne faisait qu'un, la transformation, comme la transfiguration étaient réduites dans l'utilisation qu'il en faisait, même s'il arrivait occasionnellement à les donner en spectacle, ce qui n'est pas négligeable. Certes, il leur donnait une voix légèrement différente de la sienne et un costume, mais, comme le souligne Kamran Nazeer, elles ne lui permettaient pas véritablement de s'élancer, elles lui offraient seulement une défense supplémentaire contre la rupture de sa cohérence interne mais pas une émancipation. Cette unité entre lui et ses marionnettes était tellement forte, relevant du doublage et non d'une distanciation, qu'il ne fallait surtout pas les interrompre ou les contredire lorsqu'elles parlaient, au risque de déclencher une agressivité et un retrait. Kamran Nazeer en a fait l'amère expérience lors de sa visite à son ami. Dans ces moments, André est *dans* sa marionnette, et c'est lui qui refuse l'échange.

« Que la parole s'exprime dans le réel veut dire qu'elle s'exprime dans la marionnette » nous dit Lacan (*Les psychoses*, 1981, p. 63). Rapportée à l'utilisation que fait André de ses marionnettes, cette indication permet d'avancer que le rapport du sujet autiste de haut niveau avec une marionnette est celui d'une articulation singulière et fragile de l'Imaginaire et du Réel. Fragile, car du fait de ce qui manque fondamentalement pour organiser le rapport au symbolique, cette marionnette sera toujours en risque de virer vers le double : elle deviendra alors signe d'une présence plutôt que signifiant d'une absence, et son statut sera celui d'être branchée plutôt que manipulée... Singulière, car il y a ici des créations, celle qui donne « corps » à un sujet qui en manque et celle d'un site pour énoncer ce qu'il est. Un détour, donc, par lequel le sujet autiste accède au dire, que l'on ne peut lui imposer, tout juste lui proposer, et qui relève le plus souvent d'une trouvaille.

Bibliographie

- Baron-Cohen S., Leslie A., Frith U. Does the autistic child have a 'theory of mind' ? *Cognition* 1985 ; 21 : 37-46.
- Baron-Cohen S. *La cécité mentale. Un essai sur l'autisme et la théorie de l'esprit*. PUG ; 1998.
- Bedos S., Moinard S., Plaire L., Garrabé J. *Marionnettes et marottes. Méthode d'ergothérapie projective de groupe*. Paris : ESF ; 1974.
- Freud S. *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard ; 1985.
- Frith U. *L'énigme de l'autisme*. Paris : O. Jacob ; 2010.
- Gérardin-Collet V. Autisme et théorie de l'esprit : une version 'naturelle' du paradigme des marionnettes. *L'Evolution Psychiatrique*, 2000, 65 : 727-740.
- Lacan J. *Les psychoses*. Le Séminaire, Livre III. Paris : Seuil ; 1981.
- Lacan J. *L'angoisse*. Le Séminaire, Livre X. Paris : Seuil ; 2004.
- Lacan J. *Autres écrits*. Paris : Le Seuil ; 2004.
- Le Maléfán P. L'inquiétante étrangeté entre Jentsch et Freud. *Études psychopathologiques* 1998 ; 17 : 49-66
- Lefort, R. et R. *La distinction de l'autisme*. Paris : Le Seuil ; 2003.
- Maleval J.C. (sous la direction de) *L'autiste, son double et ses objets*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes ; 2009.
- Maleval J.C. *L'autiste et sa voix*. Paris : Le Seuil ; 2010.
- Nazeer K. *Laissez entrer les idiots. Le témoignage fascinant d'un autiste*. Paris : Oh ! éditions ; 2006.
- Rank O. *Don Juan et le double*. Paris : Petite Bibliothèque Payot ; 1973.
- Senju A., Southgate V., White S., Frith U. Mindblind Eyes: An Absence of Spontaneous Theory of Mind in Asperger Syndrome. *Science* 2009 ; 325, 5942 : 883 – 885.
- Tustin F. *Autisme et psychose de l'enfant*. Paris : Seuil ; 1977.
- Wimmer H. et Perner J. Beliefs about beliefs : representation and constraining function of wrong beliefs children's understanding of deception. *Cognition* 1983 ; 13, 103-128.
- Williams D. *Quelqu'un quelque part* [1994]. Paris : J'ai lu ; 1996.
- Williams D. *Si on me touche, je n'existe plus* [1992]. Paris : J'ai lu ; 1993.

Discussion

EDITH LOMBARDI - *Un grand merci à Pascal Le Maléfán qui vient de nous apporter des éléments fondamentaux pour toute personne qui travaille avec des enfants ou des adultes autistes et qui tente de mettre en place des ateliers, à visée thérapeutique si possible, avec médiation de marionnettes et éventuellement d'autres médiations.*

On ne va parler ici que de marionnettes : comment on accroche tant d'espoirs quand on voit notre patient qui arrive à tenir une marionnette en main et à la regarder ; et puis non, ce patient se branche dessus et il n'est pas en train de jouer avec. Il est intéressant de voir comment ça joue ainsi, un peu au bord du possible, qui a l'air de venir, qui vient, qui ne vient pas, mais qui peut venir aussi et ça – sur le plan du travail, sur le terrain – ce sont des éléments extrêmement précieux.

GILBERT MEYER - *Il est intéressant de signaler qu'en Allemagne, il y a une revue qui parle de la marionnette et qui s'appelle Double : ce n'est pas pour rien qu'une par-*

tie de la profession des marionnettistes allemands a donné ce titre à sa revue, qui est un peu un équivalent de Puck, sans doute en référence à certains textes de Freud.

MARIE-CHRISTINE DEBIEN - Cette question du double, que je trouve en effet fondamentale, rejoint des points qui ont été abordés par d'autres intervenants. Pour moi, ça résonne avec ce qu'ont dit Karim Dakroub ou Mariano Dolci. On ne sait jamais à l'avance, quand on propose une marionnette à des personnes, ce que la marionnette va représenter pour elles, qu'elles soient psychotiques, ou autistes, ou pas : c'est de l'ordre de l'inconnu. Ce n'est pas parce que nous, nous avons un certain rapport à la marionnette que l'autre personne va avoir le même rapport. C'est un travail à faire tout le temps.

Karim Dakroub tient compte de cela quand il décrit, dans son processus, qu'il y a un moment, vers le cinquième jour, où il propose des exercices de mise en mouvement de la marionnette, notamment pour permettre le détachement entre le créateur et sa créature. Là c'est intéressant, parce que c'est nécessaire sur le plan marionnettique car si on considère la marionnette comme son double, on ne va pas se mouvoir de la bonne façon pour que le public la voie. C'est absolument nécessaire, pour l'accompagner, qu'elle ne soit pas son double et en même temps, c'est un processus psychique qui fait que, s'il n'y a pas un peu de distance entre le créateur et sa créature, la marionnette ne pourra pas avoir une parole libre. S'il y a trop ou pas assez de distance, la marionnette ne va pas jouer comme une médiation.

La marionnette fabriquée ou adoptée est pour son auteur dans cet entre deux, à la fois sa créature et à la fois un autre.

C'est ce que disait aussi Mariano Dolci : comment ces pratiques marionnettiques – qu'elles soient à but thérapeutique ou à but d'expression – peuvent permettre à différentes personnes de s'appuyer sur cette créature pour venir soutenir leur moi mais aussi ouvrir la porte, une petite rencontre avec la question de l'altérité, le rapport avec un autre différent. C'est possible et pas trop dangereux. Même si vos interventions paraissent très différentes, il y a quand même des fils, c'est le cas de le dire, qui circulent.

GILBERT MEYER - Je trouve intéressantes les notions que vous avez développées parce que, quand on parle de marionnettes, de rapport à l'autre, on est toujours dans une ambivalence, souvent à connotation un peu négative : « Qui manipule qui ? Je suis manipulé par qui ? Par quoi ? ». Donc, si je suis dans un processus psychique – entre guillemets, à problèmes – est-ce que je ne suis pas complètement le jouet de quelque chose d'autre qui me mène par le bout du nez ?

Et ce que je trouve particulièrement intéressant, c'est cette notion de la marionnette comme appui. Quand je travaille la marionnette dans le champ psycho-social, très souvent, je suis face à des situations que je nomme des autismes circonstanciels, c'est-à-dire que toute circonstance – quelqu'un qui est déraciné, quelqu'un qui a vécu quelque chose de traumatisant, etc – peut provoquer une forme d'autisme avec les mêmes mécanismes de perte de repères, d'enfermement, de repli, d'impossibilité à être dans une communication d'ouverture. Et dans ce cas-là, on n'insiste pas assez sur le rôle très positif de la marionnette comme double d'appui, qui est un peu comme une canne, une béquille, un nouvel appui : tout d'un coup, on est dans une logique où on n'est pas dans l'isolement ; on est un plus un, déjà on est deux et, à deux, on ne traduit pas les mêmes choses que si on est seul. S'identifier à un double, que ce soit une marionnette construite ou une marionnette symbolique – comme une photo dans la méthode Photolangage – crée un champ où quelque chose de nouveau peut se construire. C'est ça que j'ai trouvé in-

Sur le Photolangage :
http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9thode_Photolangage
<http://www.pedagopsy.eu/photolangage.htm>

téressant dans cette notion que vous avez développée, si je ne l'ai pas mal comprise, de cette marionnette comme un double sur lequel je m'appuie.

PASCAL LE MALÉFAN - Dans le cas de l'autisme, c'est tout à fait ça. C'est un double qu'il trouve, le plus souvent. J'insiste là-dessus : c'est de l'ordre de la trouvaille et ça ne peut pas être imposé. Ça demande une adhésion comme on l'a dit mais, le plus souvent, c'est de la trouvaille et c'est utilisé comme un appui mais dans un doublage. C'est là-dessus que j'ai voulu attirer l'attention. En effet, cet appui-là, il a quand même une dimension particulière dans l'autisme et ce n'est peut-être pas le même appui qu'on va trouver dans une marionnette pour un sujet qui aurait une autre organisation psychique. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

RICHARD BOUCHARD - On peut observer aussi – lorsqu'on travaille avec les marionnettes et certaines clientèles dans le psycho-social – que la marionnette vient en aide à ces personnes et puis – parce que ça leur aura permis l'ouverture à la parole, une réorganisation, une réintégration – ce qui est curieux et intéressant, c'est de voir que ces gens deviennent en fait des protecteurs de la marionnette ; ils veulent, comment dire, la mettre en valeur.

VALÉRIE GENTILE-RAME - Je pense que l'apport technique est important pour reprendre de la distance par rapport à la marionnette fusionnelle, pour que la marionnette redevienne la marionnette objet. Je suis marionnettiste et quand j'interviens dans des structures, c'est bien en tant que marionnettiste, je ne suis pas thérapeute : j'amène de la technique et, parfois, cela permet de repositionner la marionnette pour qu'elle ne soit pas trop en fusion avec la personne.

J'ai travaillé avec un petit autiste en CLIS et la technique me permet de dire : « la marionnette, elle se porte comme ça, on ne tape pas comme ça avec une marionnette, on pleure comme ça », etc et je pense que ça aide à prendre de la distance. Je voulais dire aussi que je rejoins tout à fait Karim Dakroub sur l'importance des rituels, notamment le rituel de fin de jeu « comment on va ranger la marionnette, comment on va remettre la marionnette dans son statut d'objet » pour que, justement, elle reprenne cette distance.

PASCAL LE MALÉFAN - Tout à fait. Lorsqu'on veut utiliser la marionnette thérapeutique, il faut quand même prendre en considération l'histoire de la technique, l'actualité de la technique, du jeu marionnettique, il faut en retirer ce qui a été inutile au dispositif. On ne peut pas s'en passer. Il y a des choix à faire, des propositions à faire.